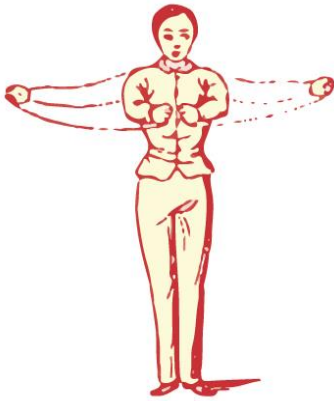


Le désir hors d'âge



La fille de Mme F. prend contact à la suite d'une visite chez ses parents durant les dernières vacances d'été. Elle souhaite un rendez-vous pour sa mère dont elle me dit qu'elle est tourmentée depuis un « souci sur la route », à la suite duquel elle souffre notamment d'importantes démangeaisons.

C'est ainsi qu'arrive Mme F., quatre-vingt trois ans, petite femme mince à l'allure tonique et au pas alerte. Bien que ce soit sa fille qui ait appelé, elle est favorable à me rencontrer. Elle vient me parler parce que, dit-elle, « ça [la] démange dans la tête », au point qu'elle a des « croûtes », signifiant particulièrement insistant, dans le cuir chevelu. Ça la démange aussi parfois sur les côtés du visage. Elle me montre ses rougeurs. Elle vient me parler dans l'espoir que disparaisse ce symptôme d'une autre nature que ceux qu'elle a connus auparavant et qu'un traitement médical parvenait à enrayer. Elle a bien une crème à appliquer sur le cuir chevelu, mais ça résiste et ça continue de la démanger dans la tête.

Cela est apparu au lendemain de ce qui eut valeur d'événement pour elle, il y a huit mois. Sortant de chez son médecin traitant pour le renouvellement mensuel de ses médicaments, Mme F. a eu, au volant de sa voiture, ce qu'elle appelle « une absence ». À la hauteur de travaux qu'elle avait rencontrés sur la route à l'aller, ceux-ci lui ont totalement échappé. Elle ne les a pas vus. Ce sont des cris d'hommes – sans doute les personnes effectuant les travaux – qui l'ont sortie de son absence. Elle a dû mettre alors un coup de volant.

Manifestement, il s'agit pour Madame F. de quelque chose de l'ordre d'un écart de conduite. En effet, ce qui fait son tourment, c'est de ne pas s'être arrêtée pour « voir ce qui s'était passé », ou éventuellement, précise-t-elle, « se l'entendre décrire » par les témoins présents. Elle a par ailleurs le sentiment que si elle s'était arrêtée et avait eu un récit de ce qu'il venait de se passer, elle n'aurait pas eu de démangeaisons par la suite. Au lieu de cela, elle a immédiatement inspecté sa voiture en arrivant à son domicile, dans la crainte d'avoir pu « butter quelqu'un ». Elle passa les jours suivants habitée par l'angoisse d'avoir fait quelque chose de grave et d'être « reconnue ». Les mois suivants, elle s'est sentie *suivie* – « ça me suit », dit-elle.

Mme F. semble tentée de tapisser par du sens le lieu de son angoissante absence, y compris par le recours à divers scénarios imaginés. Aussi sollicite-t-elle un savoir sur le mal dont elle souffre, savoir dont elle suppose qu'il viendrait l'en libérer. Elle est allée voir des guérisseurs avant de venir me rencontrer, ceux-ci lui ont parlé de « trou noir » au sujet de l'épisode routier, mais ces mots la laissent dubitative.

Je l'invite alors à parler de ses démangeaisons. Elle me dit : « Quand je commence à me gratter, je ne peux plus m'arrêter. » Apparaît rapidement le fait que Madame F. n'a pu faire part de cet incident à son mari, craignant que celui-ci ne lui interdise alors de prendre le volant. Craignant, somme toute, là aussi, un arrêt. La conduite automobile est fort importante pour elle. Son mari, lui, n'y a plus accès depuis de récents problèmes de santé. Quand ce dernier conduisait, elle occupait toujours la place du passager, bien qu'ayant son permis. Pour cette femme qui semble avoir mené, et mène encore, une vie « sans arrêt » – une vie de travail, une vie à élever ses enfants (deux filles et un garçon), une vie presque sans pauses, sans vacances en tout cas –, la perspective d'être privée de conduire a quelque chose de fort

menaçant. Alors elle garde pour elle cet épisode, ne le confie pas à son mari, supposant qu'il pourrait s'en inquiéter et lui interdire de prendre le volant. Elle ne lui parle pas non plus de sa santé fragile, craignant de l'affaiblir encore plus avec cet aveu. C'est pour une raison semblable qu'elle n'en a pas non plus parlé à son fils. Celui-ci venait de se séparer de sa compagne et se trouvait donc dans une période de fragilité. Ses deux filles, en revanche, sont dans la confiance. Ceci étant, par-delà cet épisode tenu secret, Mme F. dit ne jamais s'être opposée à son mari. Un mari qu'elle décrit comme quelqu'un d'acariâtre et autoritaire. Aussi, une décision qu'il prendrait pour elle serait tout naturellement admise. Ses mots à ce sujet sont les suivants : « C'est comme ça, faut accepter. » On entend là une forme d'assujettissement et de résignation. Aussi, la démarche de venir voir le psychologue, un homme qui plus est, ne constitue-t-elle pas une étape, un franchissement, la tentative d'un pas vers un plus de présence en somme ?

Mme F. attend d'être guérie par un autre, mais c'est sa parole que je lui propose d'entendre. Voilà, en soi, une bien drôle de surprise, surprise de cette femme, audible dans le « c'est tout ? » qu'elle m'adresse au moment où je suspends ce premier entretien. Je lui propose de la revoir quinze jours plus tard.

Au second entretien, Mme F. évoque immédiatement un souvenir qui lui est revenu à la suite de notre première rencontre. Ce souvenir qu'elle me donne à entendre, et à voir, concerne le médaillon qu'elle porte au cou et qui lui avait été offert par sa belle-mère peu avant sa mort. Il est là depuis cinquante ans, si longtemps qu'elle en avait oublié sa présence autour son cou. Elle me le montre et le touche comme l'on *touche du bois*. En effet, il s'agit d'un saint Christophe dont elle m'indique qu'il est « le protecteur des voyageurs, des routiers », et qu'il lui a peut-être sauvé la vie lors de son absence.

Nous pouvons entendre là le glissement qui s'est opéré depuis la crainte d'avoir « butté quelqu'un », jusqu'à ce qui traduit la peur pour sa propre vie.

Nous nous revoyons pour la troisième fois quinze jours plus tard. Mme F. n'évoquera quasiment pas l'épisode routier. Elle parlera essentiellement de son travail qui a occupé une grande place dans sa vie, ainsi que de ses problèmes de vessie survenus à la suite de sa première grossesse et des nombreux trajets routiers pour rencontrer le chirurgien qui l'a opérée. Elle dira au sujet des douleurs qu'elle ressent fréquemment au niveau de la vessie : « Ça continue de parler. » Elle ponctuera la fin de son discours par cette phrase : « Voilà, je vous ai tout dit. ».

Pour l'heure, les démangeaisons n'ont pas complètement disparu, mais ont nettement perdu en intensité. Elle semble suffisamment satisfaite du résultat et ne souhaite ainsi pas de nouveau rendez-vous. C'est elle-même pourtant qui décrochera le téléphone trois semaines plus tard pour demander un nouvel entretien. Elle dit vouloir revenir, car « ça [la] démange encore un peu dans la tête ». Au cours de ce nouvel entretien, elle laissera échapper sa peur devant l'arrêt ultime, celui de la mort. Peur associée à ce pesant secret dont elle dit qu'elle va peut-être « l'emporter avec [elle] ». « Je suis pas toute jeune. », poursuit-elle.

Cet ultime entretien nous a paru se distinguer des trois précédents dans la mesure où il a constitué une ouverture de Mme F. à une question existentielle impliquant son énonciation. Lorsque nous nous quittons, elle dit qu'elle me rappellera si les démangeaisons continuent. À ce jour, elle n'a pas repris contact.